

# **Imitations, copies et faux dans les domaines pharaonique et de l'Orient ancien**

Actes du colloque Collège de France-  
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,  
Paris, 14-15 janvier 2016,  
édités par Hanane Gaber,  
Nicolas Grimal et Olivier Perdu.

# sommaire

4

<b>Du vrai et du faux</b>	6
Nicolas Grimal	
<b>La recherche des faux dans la brève histoire de l'égyptologie</b>	18
Hanane Gaber	
<b>Les stratégies et méthodes des faussaires d'art égyptien</b>	78
Dietrich Wildung	
<b>L'archéométrie ou l'analyse scientifique</b>	
au service de l'identification des faux	96
Olivier Bobin	
<b>Admiration et disgrâce</b>	
les errances d'une statue de roi (Bruxelles inv. E.6386)	
et les fouilles de Robert Mond	130
Luc Delvaux	
<b>Imitations, faux et « faux faux » dans le domaine phénicien</b>	154
Éric Gubel	
<b>Les « rois archéologues » en Mésopotamie :</b>	
entre l'authentique et le faux	176
Dominique Charpin	
<b>La tendance archaïsante en Égypte aux époques tardives :</b>	
art de la copie ou de l'imitation ?	198
Olivier Perdu	
<b>Le faux en écriture d'après la documentation papyrologique</b>	274
Jean-Luc Fournet	
<b>Réflexions sur la falsification et le faux dans la Rome antique</b>	304
John Scheid	

176

# Les « rois archéologues » en Mésopotamie : entre l'authentique et le faux

Dominique Charpin





**L'intrigue du roman d'Umberto Eco** *Le Nom de la rose* repose sur la redécouverte d'un traité perdu d'Artistote dans la bibliothèque d'un monastère italien au Moyen-Âge. Certes, il s'agit d'une fiction, mais elle s'appuie sur des réalités historiques. On sait que dans l'Antiquité, des récits de trouvaille de textes fondateurs ont existé. Je rappellerai simplement dans le Livre des Rois, le récit de la redécouverte d'un rouleau de la Torah la 18<sup>e</sup> année du règne de Josias, vers 622 av. J.-C.<sup>1</sup> : « Le grand prêtre Hilqiyahu dit au secrétaire Shaphân : « J'ai trouvé le livre de la Loi dans le Temple de Yahvé. » Et Hilqiyahu donna le livre à Shaphân, qui le lut. [...] Puis le secrétaire Shaphân annonça au roi : « Le prêtre Hilqiyahu m'a donné un livre » et Shaphân le lut devant le roi. En entendant les paroles contenues dans le livre de la Loi, le roi déchira ses vêtements. Il donna cet ordre au prêtre Hilqiyahu, à Ahiqam fils de Shaphân, à Akbor fils de Mikaya, au secrétaire Shaphân, et à Asaya, ministre du roi : « Allez consulter Yahvé pour moi et pour le peuple, à propos des paroles de ce livre qui vient d'être trouvé. Grande doit être la colère de Yahvé, qui s'est enflammée contre nous parce que nos pères n'ont pas obéi aux paroles de ce livre, en pratiquant tout ce qui y est écrit. » »

Tout le problème est de savoir si l'on a affaire à une réelle découverte, ou s'il ne s'agit pas plutôt d'une façon de faire accepter une nouveauté en prétendant qu'il s'agit d'une redécouverte. S'agissant de la Mésopotamie, les études textuelles et archéologiques montrent que le souci du passé était parfois authentique, mais qu'il arrivait aussi que la tradition soi-disant retrouvée soit en réalité une innovation ; dans certains cas, les savants modernes ont du mal à trancher.

### Des découvertes authentiques

Nabonide (556-539) fait partie des figures royales mésopotamiennes qui ont une place à part. Deux raisons à cela : d'abord, parce qu'il est le dernier roi d'une Mésopotamie indépendante. Il s'attache à Nabonide l'image du « roi maudit », dernier souverain de sa dynastie, incapable de résister face à l'envahisseur perse et abandonné par les dieux. En outre, Nabonide a survécu à l'oubli général dans lequel a été plongée l'histoire de la Mésopotamie, en raison de sa présence dans la Bible, où il a cependant été confondu avec Nabuchodonosor (605-562) ; le fameux Balthasar

<sup>1</sup> II Rois 22 : 9-13 (trad. Bible de Jérusalem).

du livre de *Daniel* était en effet fils de Nabonide. De nos jours, la célébrité de Nabonide est liée à deux éléments : sa dévotion au dieu-Lune, à laquelle son séjour de plusieurs années dans l'oasis de Teima en Arabie est sans doute lié<sup>1</sup>, et ses activités archéologiques<sup>2</sup>.

### Des « recherches archéologiques »

Le contexte de ces activités « archéologiques » est presque toujours la restauration d'un temple tombé en ruine. Cela impliquait d'en retrouver le plan d'origine, pour que les murs reconstruits suivent une disposition identique à celle du sanctuaire disparu : ce plan était en effet censé avoir été établi aux origines par le dieu Enlil. Restaurant le temple du dieu Šamaš à Sippar, Nabonide indiqua qu'il avait retrouvé le niveau de l'époque d'Akkad (xxiii<sup>e</sup> siècle)<sup>3</sup> : « Il installa ses briques sur les fondations de Naram-Sin, fils de Sargon, sans déborder ou être en retrait de l'épaisseur d'un doigt ».

Le texte le plus détaillé à cet égard provient de Larsa. Nabuchodonosor y avait déjà restauré le temple principal de cette ville, l'Ebabbar, voué au dieu-soleil, Šamaš. Quelques décennies plus tard, Nabonide reprit le travail<sup>4</sup> : « Relativement à Šamaš, le grand seigneur du ciel et de la terre, pasteur des Têtes Noires, maître de l'humanité, à Larsa, ville de sa résidence et à l'Ebabbar, demeure qui lui est chère, qui depuis longtemps avait été désertée et était tombée en ruine, sur laquelle sable, éboulis et vastes amoncellements de terre s'étaient entassés de sorte que ses limites ne pouvaient être perçues ni son plan discerné, — sous le règne de Nabuchodonosor, roi antérieur, fils de Nabopolassar, le sable et les amoncellements de terre qui étaient entassés sur la ville et ce temple furent enlevés et il (= Nabuchodonosor) a vu le document de fondation de l'Ebabbar de Burnaburiaš, roi antérieur qui m'a précédé ; mais malgré ses recherches, il n'a pas vu de document de fondation d'un roi

1 Voir à ce sujet Rubio 2010, p. 161-164.

2 Voir l'étude essentielle de Schaudig 2003.

3 L'expression figure dans la chronique publiée dans Lambert 1969, p. 6-7 l. 24-26 ; réédition dans Schaudig 2002, p. 592 III : 24<sup>1</sup>-26<sup>1</sup>. Il s'agit d'un cliché chez Nabonide (Schaudig 2002, p. 173).

4 Schaudig 2002, p. 397-409 no 2.11 (cylindre de Larsa). L'A. a oublié dans son édition les deux fragments découverts à Larsa en 1985 (cf. Charpin 1989) ; il faut les introduire p. 397-398.

ancien antérieur à Burnaburiaš. Au-dessus du document de fondation de Burnaburiaš, qu'il avait vu à l'intérieur, il reconstruisit l'Ebabbar et il y fit habiter Šamaš, le grand seigneur. (Mais) l'accès à ce temple était trop petit pour la résidence de Šamaš, le grand seigneur, et de Aya, son épouse bien-aimée et son ouvrage trop restreint. »»

Les fouilles françaises du site de Larsa ont effectivement montré l'importance des travaux du roi Burnaburiaš, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. En témoigne notamment une crapaudine inscrite à son nom retrouvée dans le seuil d'une des principales portes du sanctuaire<sup>1</sup> (fig. 1).

Dans l'inscription de Nabuchodonosor, il n'était pas question de Burnaburiaš : le roi avait seulement indiqué de manière vague qu'il avait découvert « un ancien document de fondation »<sup>2</sup>. Manifestement, il avait eu conscience de ne pas atteindre un niveau très profond. Nabonide poursuit son récit en ces termes : «« Maintenant, dans ma dixième année, en un jour favorable de mon règne, dans ma royauté éternelle que Šamaš aime, Šamaš, le grand seigneur, se souvint de sa belle demeure. [...] À moi, Nabonide, roi chargé de son entretien, il m'ordonna de restaurer l'Ebabbar et de le reconstruire comme il était autrefois, demeure qui lui est chère. Sur l'ordre de Marduk, le grand seigneur, des vents s'élevèrent à leur quatre (coins) en une grande tempête qui enleva le sable qui recouvrait la ville et ce temple. De l'Ebabbar, temple imposant, demeure des chants (de joie), habitation de Šamaš et d'Aya, et de la ziggourat, son *gigunu* auguste, cella éternelle, chambre éternelle, les fondations purent à nouveau être vues et leur plan à nouveau discerné. »»

La restauration porte à la fois sur le sanctuaire proprement dit (l'Ebabbar), et sur la tour-à-étages (ziggourat) attenante. La tempête cosmique décrite par Nabonide relève en partie d'une exagération littéraire. Mais aujourd'hui encore, les fouilleurs relèvent soigneusement le plan des bâtiments qui apparaît parfois au sol après la pluie, ce qui s'explique par la vitesse différente de séchage entre la surface des murs et le remplissage des pièces. Le récit se poursuit : «« J'y vis une inscription au nom de Hammurabi, roi ancien, qui sept cents ans avant Burnaburiaš rebâtit pour Šamaš l'Ebabbar et la ziggourat sur des fondations anciennes. [...] Je levai les mains et priai le seigneur des seigneurs : «Ô seigneur, prince qui marche en tête des dieux, Marduk, sans lequel aucune demeure n'est fondée

<sup>1</sup> Elle a été publiée dans Arnaud 1976.

<sup>2</sup> Langdon 1912, p. 96 no 10 : ii 2-3.





181

**Fig. 1.** Larsa, temple de l'Ebabbar : coffre avec crapaudine inscrite par le roi Burnaburiaš (cliché D. Charpin).

ni aucun plan établi, sans toi, qui peut faire quelque chose? Seigneur, sur ta parole auguste, puissé-je faire ce qui te plaît». Je visitai les sanctuaires de Šamaš, Adad et Nergal pour reconstruire ce temple. Ils écrivirent sur [...] un présage favorable pour la durée de ma vie et la reconstruction du temple. Je procédai autrement et «touchai» un agneau. Ils firent placer un «oui» stable, de bien-être pour ma vie, sur mon message. »»

On voit que les connaissances chronologiques de son temps, qui reposaient sur des listes de rois regroupés par dynasties, permirent à Nabonide de comprendre ce qu'on appelle aujourd'hui la stratigraphie: le document de fondation de Burnaburiaš était postérieur de plusieurs siècles à celui de Hammu-rabi (les historiens actuels estiment l'écart entre ces deux rois à trois siècles seulement). De fait, les fouilles de Larsa ont livré des briques inscrites au nom de Hammu-rabi<sup>1</sup>. Après une prière au dieu Marduk, Nabonide se tourna vers les dieux «spécialistes» de la divination, Šamaš et Adad. Les devins inspectèrent le foie d'un agneau sacrifié: le roi avait le feu vert des divinités pour son entreprise. Il continue son récit de la sorte: «« Je me fiaï à la parole de Marduk, mon souverain, et en celle de Šamaš et Adad, maîtres de l'univers. Mon cœur se réjouit, mon foie s'échauffa, je fus dans l'allégresse, mon visage rayonna. Je recrutai des travailleurs pour Šamaš et Marduk, prenant la houe, portant la bêche et convoyant le panier. Je les envoyai en masse pour la reconstruction de l'Ebabbar, temple imposant. [...] L'Ebabbar, pour Šamaš et Aya mes seigneurs, comme (celui d') autrefois, je le reconstruisis exactement et je le restaurai. Je vis une tablette d'albâtre (avec) une inscription au nom de Hammu-rabi, roi ancien, qui se trouvait dessus: je la plaçai avec une inscription à mon nom et les déposai pour toujours. »»

Nabonide a-t-il dit vrai? Les fouilles du XIX<sup>e</sup> siècle ont bien retrouvé cette inscription de Hammu-rabi en plus de celles de Nabonide<sup>2</sup>. Et surtout les fouilles des années 1980 ont montré comment les murs de l'époque néo-babylonienne surmontaient ceux de l'époque kassite, eux-mêmes construits sur ceux de l'époque paléo-babylonienne: un sondage a révélé une stratigraphie de plus de 17 mètres<sup>3</sup> (fig. 2)...

<sup>1</sup> Frayne 1990, p. 350 n° 13.

<sup>2</sup> Frayne 1990, p. 350-351 n° 14.

<sup>3</sup> Voir Huot 1987, p. 206 fig. 32. On regrette que l'étude de Schaudig 2003 n'ait pas pris en compte ces données proprement archéologiques.



183

Fig. 2. Larsa, superposition des murs du temple de l'Ebabbar  
(d'après J.-L. Huot (éd.), *Larsa 10<sup>e</sup> campagne, 1983 et 'Oueili 4<sup>e</sup> campagne, 1983.*  
*Rapport préliminaire*, Paris, 1987, p. 206, fig. 32.).

Le texte de Nabonide met l'accent sur ce qui était manifestement le plus important : la recherche des documents de fondation (*temmennu*) des rois antérieurs : leur emplacement était parfois révélé par une vision, par un rêve ou par la divination. Le roi qui restaurait un bâtiment ruiné

devait replacer le document ancien à côté du sien, selon une pratique qui remonte au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui est explicitement formulée par Yahdun-Lim à Mari<sup>1</sup> et Samsi-Addu à Ninive<sup>2</sup>.

Ce récit montre également que le souci du passé n'était nullement propre à Nabonide: il se révèle déjà dans des inscriptions de ses prédécesseurs. Nabonide lui-même ne prétend d'ailleurs pas innover: il présente ici ses recherches comme prenant la suite des tentatives infructueuses d'un de ses prédécesseurs. Dans un autre cas, il raconte comment Nabuchodonosor avait restauré le temple de Šamaš à Sippar sans avoir retrouvé les traces du *temmennu* antérieur: sa construction s'effondra rapidement, signe de la désapprobation par les dieux d'une entreprise royale qui n'avait pas suivi les règles. Nabonide dut fouiller jusqu'à 8 mètres de profondeur pour découvrir le document de fondation de Naram-Sin<sup>3</sup>.

## 184

### Une motivation avant tout religieuse: le cas du *giparu* à Ur

On met souvent le lecteur en garde contre tout anachronisme: il ne s'agissait pas pour Nabonide de recherches archéologiques comme on en mène en Occident depuis la Renaissance, avec le souci de retrouver les racines de sa civilisation<sup>4</sup>. Selon la formule de G. Goossens, «ce n'est pas la passion de l'archéologie qui pousse les souverains à l'entreprendre, c'est une nécessité religieuse»<sup>5</sup>. Que le but soit en effet religieux, on ne saurait en douter. Un cas singulier le démontre amplement: celui de la réinstallation d'une prêtresse-*entum* dans la ville d'Ur. Cette tradition remontait à l'époque de Sargon d'Akkad, qui voua sa fille Enheduana au dieu-Lune, Nanna/Sin<sup>6</sup>. Elle se poursuivit de façon continue pendant cinq siècles: c'était toujours une fille du souverain régnant qui remplaçait la détentrice de l'office qui venait de décéder<sup>7</sup>. Cette prêtresse habitait

---

1 Frayne 1990, p. 603 no 1: 55-58. Voir Charpin 2008, p. 250.

2 Grayson 1987, p. 53-54 no 2: ii 21-iii 5. La réalité de la découverte de documents de fondation de Maništusu par Samsi-Addu à Ninive a parfois été contestée, mais à tort: voir en dernier lieu Ziegler 2004, p. 26.

3 Schaudig 2003, p. 456.

4 Voir Schnapp 1998.

5 Goossens 1948, p. 153.

6 Zgoll 1997.

7 Renger 1967, p. 118-134.



**Fig. 3.** Clou de fondation avec inscription d'Enanedu  
(British Museum 130729; d'après *Iraq* 13, pl. XIII).

dans un bâtiment particulier, le *giparu*, que les fouilles de Woolley à Ur ont retrouvé; il n'en reste plus grand chose aujourd'hui, comme j'ai pu le constater en décembre 2015, lorsque je participais à la mission archéologique dirigée par Elizabeth Stone, qui vient de reprendre les fouilles interrompues depuis 1934. Dans une inscription sur un cylindre<sup>1</sup>, Nabonide raconte comment, suite à une éclipse de lune, il eut recours à la divination: les dieux lui révélèrent qu'il devait vouer sa propre fille comme prêtresse. Le roi fit alors restaurer le bâtiment; il y découvrit le document de fondation d'Enanedu, la sœur du roi Rim-Sin, qui avait occupé ce poste<sup>2</sup>. On peut prouver que cette découverte est authentique, car les fouilles de Woolley à Ur ont découvert l'inscription de la prêtresse Enanedu, rédigée en sumérien, qui a manifestement inspiré de près l'auteur de l'inscription de Nabonide<sup>3</sup> (fig. 3).

<sup>1</sup> Schaudig 2002, p. 373-377 no 2.7 « En-Nigaldi-Nanna-Zylinder ».

<sup>2</sup> Ce « clou » de fondation a été publié dans Gadd 1951. Voir depuis Charpin 1986, p. 200-206; Frayne 1990, p. 299-301 no 20.

<sup>3</sup> Voir le détail de la démonstration Schaudig 2003, p. 482-483.



Fig. 4. Copie de L. King, CT ix 3b (British Museum 22463). Noter la différence d'écriture entre la copie de l'inscription, qui respecte la graphie archaisante de l'original, et le colophon (7 dernières lignes du revers), écrit dans la cursive de l'époque néo-babylonienne.

Nabonide ne se contenta pas de restaurer le *giparu* : il fit aussi revivre une pratique culturelle tombée en désuétude, consacrant sa fille comme prêtresse et lui donnant le nom sumérien de En-nigaldi-Nanna (« Prêtresse – désirée – par – le-dieu-Nanna »).

**La fascination pour le passé**

Cependant, la religion n'explique pas tout : la fascination pour le passé en tant que tel a sûrement également joué. En témoigne le fait qu'après avoir restauré à Akkad le temple de l'Eulmaš, Nabonide fit entreprendre des fouilles dans un palais de cette ancienne capitale. Un érudit de l'entourage royal, nommé Nabu-zer-lišir, recopia des inscriptions découvertes lors de ces travaux<sup>1</sup> : on possède notamment sa copie d'une inscription de Kurigalzu, un roi du XIV<sup>e</sup> siècle, qu'il a vue sur une brique et qu'il a copiée au mois VII de l'année 8 de Nabonide<sup>2</sup> (fig. 4).

1 Joannès 1988 ; Beaulieu 1989, p. 141-142.

2 King 1900, pl. 3 ; cf. Hunger 1968, n°443.

Le scribe Nabu-zer-lišir fit également un estampage d'une inscription beaucoup plus ancienne, puisqu'elle date du roi Šar-kali-šarri qui régna au <sup>xxiii</sup> siècle. L'inscription indique<sup>1</sup> : « Šar-kali-šarri, le fort, roi des sujets du dieu Enlil ».

Le scribe la commenta au revers de la tablette en ces termes : « Moulage à partir d'une dalle en diorite du soubassement<sup>2</sup> (*asarri*) du palais du roi Naram-Sin à Akkad, que le scribe Nabu-zer-lišir a vue. »

L'original ne nous est pas parvenu, mais il n'y a aucun doute sur le fait que la copie soit authentique.

### Des faux avérés

On a jusqu'ici commenté des cas de découvertes réelles et de copies d'inscriptions authentiques. Mais un certain nombre de monuments inscrits ou de tablettes peuvent à l'examen être rangés dans la catégorie des faux.

187

#### Le monument cruciforme de Maništuš<sup>2</sup>

Ce monument a l'apparence d'une inscription authentique du <sup>xxiii</sup> siècle av. J.-C. Il contient le texte d'une donation royale au grand temple de l'Ebabbar de Sippar faite par le roi d'Akkad Maništušu, fils de Sargon. Il avait été considéré comme authentique par son éditeur, L. King, mais aussi par un excellent spécialiste des textes de l'époque d'Akkad, A. Ungnad. C'est I. Gelb, qui, le premier, émit des doutes sur l'authenticité du monument et de son inscription<sup>3</sup> : son analyse reposait avant tout sur la paléographie.

Certes, les signes imitent bien les graphies de la période paléo-akkadienne, mais certains ont des formes inhabituelles et beaucoup ont l'air plus récents. Certaines valeurs syllabiques étonnent également, de même que la notation explicite de certaines voyelles longues. La question se posait donc de savoir quand ce faux pourrait avoir été fabriqué : Gelb considérait la période paléo-babylonienne, dans la première moitié

<sup>1</sup> Frayne 1993, p. 197-198 no 10. Une photographie figure dans Charpin 2008, p. 251 fig. 51.

<sup>2</sup> Ce cas n'a pas été examiné par Schaudig 2003, parce que Nabonide n'est pas explicitement mentionné dans le texte ; il me semble cependant difficile de l'ignorer, étant donné que deux copies que nous possédons de ce texte datent de Nabonide.

<sup>3</sup> Gelb 1949.

du deuxième millénaire, comme l'époque la plus probable. Le texte fut ensuite réédité par E. Sollberger<sup>1</sup>. Celui-ci confirma le fait qu'il s'agissait d'un faux avec des arguments supplémentaires, comme la mention du cloître-*gagûm*, qui n'est pas attesté à Sippar avant l'époque paléo-babylonienne, ou l'épithète « roi fort » (*šarrum dannum*), qui apparaît seulement avec Šu-Sin au XXI<sup>e</sup> siècle. Il ajouta qu'existait au musée d'Istanbul une tablette, certes incomplète, qui comportait exactement le même texte que celui du monument cruciforme et qui date de l'époque néo-babylonienne.

On avait jusqu'alors considéré cette tablette comme une copie du monument cruciforme, mais Sollberger souligna que les scribes respectaient dans ce cas la graphie de l'original (on l'a vu plus haut), ce qui n'est pas le cas ici. Il proposa donc que cette tablette ait en réalité été l'original à partir duquel un lapicide grava en caractères archaïques le « monument cruciforme ». Cette datation du texte à l'époque néo-babylonienne, donc un millénaire plus tard que ce qu'on avait supposé, reposait aussi sur des considérations relatives au contexte archéologique de la découverte du monument cruciforme : il fut en effet exhumé par Rassam à côté de deux cylindres de Nabonide (fig. 5).

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Il se trouve en effet que le nom du roi donateur figure dans une lacune, aussi bien sur le monument que sur la tablette. Si l'on a restauré le nom de Maništuš, c'est parce que le roi se présente dans le texte comme « fils de Sargon ». Cependant, dans les légendes postérieures, le célèbre Naram-Sin, petit-fils de Sargon, est présenté comme son fils. M. A. Powell a donc reconstitué un ingénieux scénario, selon lequel le monument devait être attribué à Naram-Sin et non à Maništuš<sup>2</sup>. Cette hypothèse a toutefois été invalidée par un manuscrit découvert dans la bibliothèque du temple de Sippar, fouillée de 1985 à 1989, qui a été publié en 1994<sup>3</sup> : le début du texte y est conservé et c'est le nom de Maništuš qui y figure.

1 Sollberger 1968.

2 Powell 1991.

3 Al-Rawi – George 1994, p. 139-148.





189

**Fig. 5.** Monument cruciforme de Maništusu (British Museum 91022).

©The Trustees of the British Museum.

Noter que, curieusement, les éditeurs de cette tablette attribuent à Sollberger l'opinion de Gelb résumée par celui-ci<sup>1</sup> et semblent toujours croire que l'original est d'époque paléo-babylonienne<sup>2</sup>. De fait, cette tablette comporte un colophon : « Écrit et vérifié [d'après] une tablette originale, un *šerpu* rouge, original de Borsippa. Tablette de Arad-Gula, fils de Šapik-zeri, descendant du prêtre-*šangû* de Sippar. »

Faut-il prendre ce colophon pour argent comptant ? Ce n'est pas sûr. Le fait qu'on ait une deuxième copie néo-babylonienne du texte, en plus de celle conservée à Istanbul, rend moins vraisemblable la théorie de Sollberger que la tablette d'Istanbul ait été l'original à partir duquel le monument cruciforme a été gravé. Mais cela ne signifie pas pour autant que ce dernier soit un faux de l'époque paléo-babylonienne dont on ait conservé deux copies plus tardive d'un millénaire : le faux, passant pour un monument de l'époque d'Akkad, aura sans doute été recopié au même titre que d'autres inscriptions originales de cette époque.

Le « monument cruciforme » est donc en réalité un pastiche, sans doute réalisé au début du règne de Nabonide, à peu près sûrement commandité par des membres du clergé de Sippar afin d'obtenir l'aide du souverain pour leur sanctuaire. On a ici affaire à un cas de faux « fourré » lors de fouilles antiques<sup>3</sup>. On observera par ailleurs qu'on a ici un bel exemple de faussaire n'hésitant pas à faire quelque chose d'exceptionnel : on ne connaît en effet aucun autre monument « cruciforme ». L'argument avait été utilisé par les partisans de son authenticité, partant du principe qu'un faussaire n'innove pas. On voit qu'il faut remettre cette prémisse en question, dès l'Antiquité...

---

1 « This text, in the words of its latest editor, E. Sollberger, “a *fraus pia* perpetrated sometime in the Old Babylonian period to establish the great antiquity of some privileges and revenues of the E-babbar at Sippar,” [...] » (Al-Rawi – George 1994, p. 139).

2 « The document belongs to the traditional corpus of texts copied and recopied in the Neo-Babylonian period by the scribes of the northern centres » (Al-Rawi – George 1994, p. 139).

3 Pour un exemple de faux soupçonné d'avoir été « fourré » lors de fouilles modernes, voir ici-même la contribution de L. Delvaux, et, pour d'autres exemples, voir l'article de H. Gaber, p. 18-77.

### Les rituels séleucides d'Uruk

L'obsession de la tradition a conduit certains prêtres d'Uruk de l'époque séleucide à se livrer à une sorte de « pieuse fraude » : sous Seleucos I<sup>er</sup> et Antiochos I<sup>er</sup>, un exorciste nommé Kidin-Anu aurait « redécouvert » en Elam des tablettes soi-disant emportées d'Uruk sous Nabopolassar, les aurait recopiées et rapportées à Uruk. Le colophon d'une tablette du Louvre indique<sup>1</sup> :

« Tablette (contenant) les rites du culte d'Anu, les purs rites de purification, les règles rituelles de la royauté, y compris (?) les divins rites de purification du temple Reš, du temple Ešgal, du temple d'Inanna et des (autres) temples de Tiranna, les activités rituelles des exorcistes, des lamentateurs, des chanteurs et des artisans, [...] que Nabopolassar, roi du Pays de la Mer, a emportés d'Uruk. Kidin-Anu d'Uruk, l'exorciste d'Anu et Antu, descendant de Ekur-zakir, le grand-prêtre du temple Reš, a vu ces tablettes dans le pays d'Elam, et durant les règnes des rois Seleucos et Antiochos, il les a copiées et apportées à Uruk. »

Cette indication semble avant tout légitimer la nouvelle organisation du culte autour de la figure d'Anu dans le temple-Reš<sup>2</sup> : on voit comment les innovations de la part du personnel religieux pouvaient être légitimées par une prétendue fidélité à un état encore plus ancien.

### Bilan

Il s'agit assurément de cas de *fraus pia*, mais il ne faut pas oublier de dire que de tels subterfuges n'étaient crédibles que si des cas réels de redécouvertes de monuments et textes anciens étaient fréquents...

### Des cas incertains

Il reste un certain nombre d'exemples où il est difficile de savoir si l'on a affaire à une véritable redécouverte, ou bien à une mise en scène.

### La stèle de Nabuchodonosor I<sup>er</sup> à Ur

Lorsqu'il installa sa fille comme prêtresse-*entum* à Ur, Nabonide prétend avoir su comment la vêtir : il aurait en effet découvert une stèle du roi Nabuchodonosor I<sup>er</sup> (XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) qui représentait sa propre fille,

<sup>1</sup> Cf. Linssen 2003, p. 13-15 et 175-179 (TU 38 R : 44-50).

<sup>2</sup> Pour ce sanctuaire, voir en dernier lieu Baker 2013.

vouée elle aussi comme prêtresse au dieu d'Ur. De fait, Woolley a retrouvé des statues d'*entum* plus anciennes, mais il n'a pas retrouvé cette stèle. Il n'y a cependant à mes yeux pas de raison de mettre en doute le récit de Nabonide sur ce point, puisque, comme on l'a vu, toutes ses autres indications peuvent être contrôlées<sup>1</sup>.

### La statue de Sargon d'Akkad à Sippar

Un autre cas a provoqué la suspicion des historiens: la découverte d'une statue mutilée de Sargon d'Akkad dans les fondations de l'Ebabbar de Sippar<sup>2</sup>. L'histoire est connue par une sorte de chronique, datable de l'époque séleucide ou parthe d'après son écriture, mais qui semble remonter à une inscription royale d'époque néo-babylonienne. On y raconte la découverte par Nabonide à Ur de la stèle représentant la fille de Nabuchodonosor I<sup>er</sup>, dont on vient de parler, puis on passe à ses travaux dans l'Ebabbar de Sippar. Nabonide y découvrit une statue mutilée de Sargon<sup>3</sup>: « Il vit une statue de Sargon, père de Naram-Sin, à l'intérieur de ces fondations: la moitié de sa tête était cassée et s'était désintégrée, de sorte que son visage n'était pas reconnaissable. Par révérence pour les dieux et respect pour la royauté, il convoqua des artisans compétents, il répara la tête de cette statue et en restaura le visage. Il n'en changea pas l'emplacement mais la replça à l'intérieur de l'Ebabbar. Il instaura également des offrandes (pour elle). »

Alors que la découverte de documents de fondation (*temmennu*) est fréquemment mentionnée, celle de statues est exceptionnelle. Dans ce contexte, on se serait attendu à voir mentionnée une statue du roi en tant que « porteur de panier », l'image classique du roi bâtisseur. Or ce n'est pas le cas: la description du texte n'est pas très précise, d'où le scepticisme de certains assyriologues quant à l'authenticité de la statue exhumée. Certes, on a retrouvé au Musée britannique 8 documents administratifs qui montrent la réalité des offrandes à « la statue de Sargon »<sup>4</sup>: ces tablettes couvrent une période de 26 ans, de l'an 11 de Nabonide jusqu'à l'an 2 de Cambyse. Cela ne permet cependant pas d'affirmer l'authenticité de la statue « découverte » par Nabonide. Dans la mesure où c'est dans le même

1 Je ne partage donc pas sur ce point le scepticisme de Schaudig 2003, p. 485-488.

2 Voir Lambert 1969.

3 Lambert 1969, p. 6-7, l. 29-36.

4 Kennedy 1969.

contexte que fut découvert le « monument cruciforme », dont on a vu que c'est sûrement un faux, H. Schaudig suspecte qu'on a ici aussi affaire à une manipulation du clergé de Sippar. Il faut cependant ajouter une observation<sup>1</sup> : le clergé aurait été assez retors pour enfouir délibérément une statue abîmée de façon à la faire paraître plus authentique... J'avoue hésiter à adopter une telle conclusion.

**La présente communication** montre donc à l'œuvre en Mésopotamie dès l'Antiquité les trois aspects du thème du présent colloque :

— imitation : c'est le cas lorsque Nabonide installe sa fille dans le *giparu* à Ur. Son inscription décalque une inscription antérieure d'un millénaire, il imite ses prédécesseurs dans l'installation de sa fille comme prêtresse, jusque dans la façon de la vêtir.

— copie : c'est le cas d'érudits, tel que ce scribe du temps de Nabonide, qui recopia des originaux du III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaire en respectant leur graphie, allant jusqu'à faire un moulage.

— faux : on l'a vu avec le monument cruciforme de Sippar, ou les tablettes de rituel d'Uruk. Dans la civilisation mésopotamienne, l'innovation n'était possible qu'en prétendant revenir aux origines, conçues comme un moment de perfection indépassable. Cette idéologie, dont Bérose s'est fait l'écho à l'époque hellénistique, refusait aux hommes toute découverte. Le savoir fut à l'aube des temps légué aux hommes par Oannès, le sage d'avant le Déluge. Bérose précise<sup>2</sup> : « Depuis ce temps-là, plus rien d'autre n'a été découvert ». L'innovation ne pouvait être introduite qu'en rusant avec cet axiome, au prix de la falsification ■

<sup>1</sup> Schaudig 2003 n'aborde pas cet aspect de la situation, qui me semble essentiel.

<sup>2</sup> Verbrughe–Wickersham 1996, p. 44.

# bibliographie

194

**Al-Rawi–George** 1994 : Farouk N. H. Al-Rawi–Andrew R. George, « Tablets from the Sippar Library III. Two Royal Counterfeits », dans *Iraq* 56, p. 135-148.

**Arnaud** 1976 : Daniel Arnaud, « Three Inscribed Door-Sockets of Burnaburiaš », dans *Sumer* 32, p. 101-104.

**Baker** 2013 : Heather D. Baker, « Beneath the Stairs in the Rēš Temple of Hellenistic Uruk. A Study in Cultic Topography and Spatial Organization », dans *Zeitschrift für Orient-Archäologie* 6, p. 18-42.

**Beaulieu** 1989 : Paul-Alain Beaulieu, *The Reign of Nabonidus King of Babylon 556-539 B.C.*, Yale Near Eastern Researches 10, New Haven-Londres.

**Charpin** 1986 : Dominique Charpin, *Le Clergé d'Ur au siècle d'Hammurabi (XIX<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles av. J.-C.)*, Hautes Etudes Orientales 22, Genève-Paris.

**Charpin** 1989 : Dominique Charpin, « Les découvertes épigraphiques de la campagne 1985 à Larsa », dans J.-L. Huot (dir.), *Larsa, travaux de 1985*, Paris, p. 185-190.

**Charpin** 2008 : Dominique Charpin, *Lire et écrire à Babylone*, Paris.

**Frayne** 1990 : Douglas R. Frayne, *Old Babylonian Period (2003-1595 BC)*, *Royal Inscriptions of Mesopotamia. Early Periods* 4, Toronto.

**Frayne** 1993 : Douglas R. Frayne, *Sargonic and Gutian Periods (2334-2113 BC)*, *Royal Inscriptions of Mesopotamia. Early Periods* 2, Toronto.

**Gadd** 1951 : Cyril John Gadd, « En-an-e-du », dans *Iraq* 13, p. 27-39.

- Gelb** 1949 : Ignace J. Gelb, « The Date of the Cruciform Monument of Maništušu », dans *Journal of Near Eastern Studies* 8, p. 346-348.
- Goossens** 1948 : Godefroid Goossens, « Les recherches historiques à l'époque néo-babylonienne », dans *Revue d'Assyriologie* 42, p. 149-159.
- Grayson** 1987 : Albert Kirk Grayson, *Assyrian Rulers of the Third and Second Millennia BC (to 1115 BC)*, *Royal Inscriptions of Mesopotamia, Assyrian Periods* 1, Toronto.
- Hunger** 1968 : Hermann Hunger, *Babylonische und assyrische Kolophone, Alter Orient und Altes Testament* 2, Neukirchen-Vluyn.
- Huot** 1987 : Jean-Louis Huot (éd.), *Larsa 10<sup>e</sup> campagne, 1983 et 'Oueili 4<sup>e</sup> campagne, 1983. Rapport préliminaire*, Paris.
- Joannès** 1988 : Francis Joannès, « Un lettré néo-babylonien », dans *NABU* 1988/55.
- Kennedy** 1969 : Douglas Kennedy, « Realia », dans *Revue d'Assyriologie* 63, p. 79-82.
- King** 1900 : Leonard William King, *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets, & c, in the British Museum*, ix, Londres.
- Lambert** 1969 : Wilfred George Lambert, « A New Source for the Reign of Nabonidus », dans *Archiv für Orientforschung* 22, p. 1-8.
- Langdon** 1912 : Stephen Langdon, *Die neubabylonischen Königsinschriften, Vorderasiatische Bibliothek* 4, Leipzig.
- Linssen** 2003 : Marc J. H. Linssen, *The Cults of Uruk and Babylon. The Temple Ritual Texts as Evidence for Hellenistic Cult, Cuneiform Monographs* 25, Leyde.

**Powell** 1991 : Marvin A. Powell, « Narām-Sîn, Son of Sargon : Ancient History, Famous Names, and a Famous Babylonian Forgery », dans *Zeitschrift für Assyriologie* 81, p. 20-30.

**Renger** 1967 : Johannes Renger, « Untersuchungen zum Priestertum in der altbabylonischen Zeit 1. Teil », dans *Zeitschrift für Assyriologie* 58, p. 110-188.

**Rubio** 2010 : Gonzalo Rubio, « Scribal Secrets and Antiquarian Nostalgia: Tradition and Scholarship in Ancient Mesopotamia », dans D. A. Barreyra Fracaroli – G. del Olme Lete (éd.), *Reconstructing a Distant Past. Ancient Near Eastern Essays in Tribute to Jorge R. Silva Castillo, Aula Orientalis Supplementa* 25, Sabadell, p. 155-182.

196

**Schaudig** 2002 : Hanspeter Schaudig, *Die Inschriften Nabonids von Babylon und Kyros' des Grossen samt den in ihrem Umfeld entstandenen Tendenzschriften: Text Ausgabe und Grammatik, Alter Orient und Altes Testament* 256, Münster.

**Schaudig** 2003 : Hanspeter Schaudig, « Nabonid, der "Archäologe auf dem Königsthron". Zum Geschichtsbild des ausgehenden neubabylonischen Reiches », dans G. Selz (éd.), *Festschrift für Burkhard Kienast zu seinem 70. Geburtstage dargebracht von Freunden, Schülern und Kollegen, Alter Orient und Altes Testament* 274, Münster, p. 446-497.

**Schnapp** 1998 : Alain Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris.

**Sollberger** 1968 : Edmond Sollberger, « The Cruciform Monument », dans *Jaarbericht van het vooraziatisch-egyptisch Genootschap Ex Oriente Lux* 20, p. 50-70.



Verbrugghe–Wickersham 1996 : Gerald P. Verbrugghe–  
John M. Wickersham, *Berosos and Manetho, Introduced  
and Translated. Native Traditions in Ancient Mesopotamia and Egypt*,  
Ann Arbor.

Zgoll 1997 : Annette Zgoll, *Der Rechtsfall der En-hedu-Ana im Lied nin-  
me-šara, Alter Orient und Altes Testament* 246, Münster.

Ziegler 2004 : Nele Ziegler, « The Conquest of the Holy City of Nineveh  
and the Kingdom of Nurrugûm by Samsî-Addu », dans D. Collon–  
A. George (éd.), *Nineveh. Papers of the XLIX<sup>e</sup> Rencontre Assyriologique  
Internationale, London, 7-11 July 2003, Volume 1*, Londres, 2005,  
p. 19-26.

éditions Soleb  
5 rue Guy-de-la-Brosse  
75005 Paris  
www.soleb.com  
livres@soleb.com  
juin 2018

AIBL  
23 quai de Conti  
75270 Paris cedex 06

Édité par Hanane Gaber,  
Nicolas Grimal  
et Olivier Perdu,  
conception, réalisation  
Olivier Cabon.

livre imprimé  
diffusion Bleu autour  
ISBN 978-2-918157-25-0  
imprimée par TNM  
République Tchèque

PDF interactif  
ISBN 978-2-918157-26-7

ePub interactif  
ISBN 978-2-918157-27-4